

Ranajit GUHA, Elementary Forms of Peasant Insurgency in Colonial India. Durham et Londres, Duke University Press, 1999, xix + 361 p., tabl., gloss., bibliogr., index.

Pierre-André Tremblay

Volume 24, Number 3, 2000

Nouvelles parentés en Occident

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015690ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015690ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, P.-A. (2000). Review of [Ranajit GUHA, Elementary Forms of Peasant Insurgency in Colonial India. Durham et Londres, Duke University Press, 1999, xix + 361 p., tabl., gloss., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(3), 177–179. <https://doi.org/10.7202/015690ar>

affirmé la prééminence du fils sur le neveu utérin (p. 219, 488). Mais la relation père-fils était elle-même atténuée. Par exemple, on pouvait être engendré par l'amant que la mère avait le droit de choisir parmi les pairs de son époux (p. 95). En outre, un garçon avait besoin d'un parrain pour son initiation (p. 220 et 245). L'oncle maternel lui-même réapparaît dans le système de classes d'âge : les hommes de même *nthuki* se disaient « époux de sœurs » (p. 184).

Des aspects majeurs de la logique inhérente à ces systèmes restent dans la pénombre. Une classe prenait la direction des affaires tribales lorsque s'affirmait sa paternité (initiation de ses fils). Au même moment s'effaçait la *nthuki* de ses pères. Or, en vertu de « l'identité des générations alternées », la classe des guerriers faisait « renaître » ses grands-pères (p. 175). Dès la circoncision de leurs petits-fils, ces vieillards devenaient donc de trop. Voilà pourquoi l'avant-garde d'une génération attendait longtemps son initiation. *Mutatis mutandis*, cela se vérifiait chez des peuples aussi divers que les Borana, Karimojong, Maasai et Nandi.

Une classe d'âge correspondait en vérité à une entité ayant des épouses en commun (tolérance à l'adultère) et engendrant solidairement une nouvelle génération d'individus. Auparavant, toute *nthuki* traversait une phase guerrière au cours de laquelle les prouesses individuelles se diluaient dans un destin qui, d'ores et déjà, se voulait collectif.

Références

BERNARDI B., 1959. *The Failing Prophet*. Londres, Oxford University Press for the International African Institute.

Robert Hazel
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7
Canada
roberth@ceci.ca

Ranajit GUHA, *Elementary Forms of Peasant Insurgency in Colonial India*. Durham et Londres, Duke University Press, 1999. xix + 361 p., tabl., gloss., bibliogr., index.

Voici un classique, un vrai. Depuis la parution de sa première édition (1983), il a durablement influencé tant les sciences sociales indiennes que la compréhension qu'on peut se faire des modalités *primitives* de contestation sociale. Il s'agit en effet du maître-livre de ce qu'il est convenu d'appeler l'« École des études subalternes ». L'inspiration provient de Gramsci, qui avait relevé que les groupes dominés (paysans, prolétaires, colonisés) n'étaient jamais assujettis aux dominants au point de se trouver démunis et sans outils de résistance. Il faut donc accorder de l'importance aux émeutes, violences « spontanées » et autres jacqueries qui parsèment l'histoire des sociétés paysannes, car non seulement elles sont le signe d'une réaction à la domination, mais surtout elles nous renseignent sur l'état d'esprit, les points d'ancrage de la culture dominée. Développant cette intuition, Guha requalifie les mouvements paysans et leur redonne un versant positif. D'autres chercheurs, principalement indiens, se sont joints à lui dans cette entreprise et ont publié une revue annuelle qui a fait grand bruit dans les milieux académiques, les *Subaltern Studies*, de 1982

à 1987. Ces travaux ont fait de l'histoire le secteur le plus dynamique des sciences sociales indiennes.

Ils proposent une interprétation nouvelle et souvent provocatrice de la « conscience de classe » des groupes dominés. En Inde, la conception marxiste a été dominante, qui voit dans les comportements violents des paysans de simples réflexes, toujours dépendants des volontés des groupes dominants. Les dominés non prolétaires n'ont ainsi aucune autonomie et, pour tout dire, ne sont pas vraiment des acteurs sociaux. S'opposant à cette conception, Guha ancre le discours des subalternes dans la culture paysanne, laquelle a une réalité propre et n'existe pas seulement comme simple tentative de conscience ouvrière. Tout en s'inscrivant sans conteste dans la mouvance marxiste, la recherche de Guha lui donne des relents « postmodernes » et participe du tournant linguistique des sciences humaines. Plutôt que de voir dans les mouvements paysans des conséquences de tendances structurelles inéluctables, il recherche dans le discours des acteurs les marges d'autonomie nécessaires à la pratique sociale.

L'auteur consacre une section à chacune de ces lignes de force. Le chapitre deux explore le fait que les paysans se définissent en opposition à l'identité qui leur est imposée par les dominants. En étudiant *qui* fait l'objet des violences paysannes, on peut ainsi découvrir que les colonisateurs, les nobles locaux et les prêteurs sur gages sont les groupes formant le bloc au pouvoir et que ceux qui s'y opposent ont quelque intérêt commun. Il en ressort que les subalternes affirment leur identité non dans leurs cultures propres, mais dans celle de leurs adversaires (p. 71), trait caractéristique de la conscience négative des dominés. Ce texte particulièrement riche est suivi d'un chapitre qui insiste sur les « ambiguïtés » de ce jeu dialectique, car la compréhension négative amène souvent des alliances qui ne respectent pas les lignes de clivage entre classes. De même, les groupes dominants hésitent eux-mêmes entre une analyse politique et des interprétations qui ne voient dans les violences qu'un banditisme collectif. Il est évident que cet « échec cognitif » (p. 106) influera sur la dynamique politique.

Le quatrième chapitre analyse les modalités des violences paysannes, c'est-à-dire leur aspect public, collectif, destructeur et total. Guha interroge ici des dimensions bien connues des lecteurs de Hobsbawm, Rudé ou G. Lefebvre : la festivité des actions collectives, leur discipline complexe, leur matérialisation d'une communalité, etc. Cette dernière dimension est suffisamment importante pour faire l'objet du chapitre 5, explicitement consacré à la solidarité. L'auteur y explore les rapports entre ethnicité (beaucoup des cas de rébellion sont le fait de groupes tribaux), nationalité (opposition aux colonisateurs), situation de classe et situation de castes. Il en ressort que l'opposition des classes, évidente pour l'historien, est celle qui apparaît le moins à la conscience des acteurs (p. 177). Le chapitre 6 considère la « transmission » des violences, ce qui permet de voir quelles sont les limites du « code paysan de pensée politique » (p. 265). Le chapitre 7 envisage la question sous l'angle de la territorialité, question qui préoccupait déjà Engels dans ses travaux sur la guerre des paysans et qui, en réalité, est celle de la société moderne telle que la voyaient les penseurs du XIX^e siècle lorsqu'ils insistaient sur le passage du lignage à la communauté spatiale, de la consanguinité à la contiguïté comme moment de la transition entre la tradition et la modernité.

On voit que l'enjeu dépasse de loin la seule question de l'histoire sociale indienne, comme le montre l'important débat qui a suivi la parution des travaux de Guha. La question concerne la place que l'on accorde aux réalités discursives dans l'analyse des processus sociaux, celle de l'autonomie des acteurs face aux déterminations structurelles, celle du rapport entre situation coloniale et cultures indigènes. Elle touche aussi aux méthodes

de recherche historiques, aux rapports entre disciplines, à la place des intellectuels dans les luttes sociales, à celle des pays colonisés face aux théorisations provenant des centres du capitalisme mondial. Peut-être cette complexité a-t-elle effrayé les éditeurs de ce livre et J. C. Scott, qui signe la préface à cette nouvelle impression, car l'ouvrage reprend intégralement celui de 1983 sans chercher à resituer le livre dans l'évolution des réflexions depuis 20 ans. Il faudra pousser la recherche bibliographique pour mieux percevoir l'importance des innovations apportées par les recherches de Guha. Mais même sans aller aussi loin, la lecture de ce livre est une expérience marquante qu'il faut souhaiter au plus grand nombre de gens possible.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi
555, boul. de l'Université
Chicoutimi (Québec) G7H 2B1
Canada
pierre-andre_tremblay@uqac.quebec.ca

André THIÉBLEMONT (dir.), *Cultures et logiques militaires*. Paris, Presses Universitaires de France, 1999, viii + 339 p., réf.

Affirmer que la sphère militaire est un monde où foisonnent costumes, mythes et rituels relève en soi de l'évidence. Cependant, il est toujours surprenant de constater à quel point l'étude de ces productions symboliques multiformes s'est souvent limitée à de timides inventaires, souvent entrepris par les corps militaires eux-mêmes, se contentant de répertorier ces créations afin de les inscrire (ou de les proscrire) à l'intérieur du règlement. Mais dans le présent ouvrage, Thiéblemont et ses collaborateurs se proposent ni plus ni moins que d'ouvrir un nouveau champ de recherche en tentant de prendre une certaine distance par rapport aux approches folkloristes de l'histoire militaire traditionnelle et en offrant ce qui pourrait bien constituer la première étude anthropologique entièrement consacrée à l'identité « ethnique » militaire ou, pour parler comme les auteurs, de la militarité.

Même si, d'entrée de jeu, le directeur du volume annonce des « contributions éclatées, apparemment peu convergentes, mais qui démontrent l'ampleur du champ des connaissances à explorer » (p. 4), Thiéblemont ne nous laisse pas sans balises dans la mesure où il propose de regrouper les textes selon qu'ils nous donnent un point de vue « extérieur » ou « intérieur » au fait culturel militaire et, plus particulièrement, de la production symbolique de cette institution. Il est intéressant de noter, étant donné les visées ethnologiques de l'ouvrage, que la description du symbolisme militaire interne nous est offerte par trois officiers actifs diplômés de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (Christian Benoît, Armel Dirou et André Thiéblemont) et par une linguiste spécialiste du langage des militaires (Marie-Anne Paveau).

Ces quatre contributions tentent de cerner le symbolisme et les représentations que dirigent les militaires vers d'autres militaires. Elles nous guident donc à travers cette jungle de signes que l'on retrouve sur les uniformes, les insignes, dans les espaces et dans le langage des militaires et qui, souvent, paraissent ésotériques aux civils. Cependant, le vocabulaire spécialisé accentue le caractère volontairement obscur de certaines de ces créations symboliques. Ainsi, avant d'aborder certains passages (sur les galons par exemple), il est